

La contribution d'Auguste Mariette, passionné par le site de Saqqara, à la connaissance de la civilisation des pharaons a été déterminante.

CYRILLE LOUIS [@cyrille_louis](#)
ENVOYÉ SPÉCIAL AU CAIRE

Le menton bourru et les bras croisés, coiffé de son emblématique tabouche, Auguste Mariette enveloppe d'un regard placide les touristes émerveillés mais à bout de forces. En ce début d'été, le centre du Caire est une fournaise et la plupart des visiteurs quittent le Musée des antiquités sans un regard pour l'imposante statue de bronze qui trône à sa sortie. «*À Mariette Pacha, l'Égypte reconnaissante*», peut-on lire, en arabe et en français, devant son cénotaphe. Le buste de Jean-François Champollion, de dimension plus modeste, est relégué à l'arrière-plan. Façon, peut-être, de réparer une vieille injustice. Car si l'enfant de Boulogne-sur-Mer n'a pas laissé une trace aussi durable que le déchiffreur des hiéroglyphes, sa contribution à la connaissance de l'Égypte antique fut, de l'avis de ses pairs, absolument déterminante.

Un demi-siècle après l'expédition de Bonaparte, trente ans après le décryptage de l'écriture hiéroglyphique, Auguste Mariette a contracté le virus de l'égyptologie dans des circonstances improbables. Il est à peine bachelier lorsqu'on lui confie, par le hasard de relations familiales, le soin de trier les papiers du peintre Nestor L'Hôte, qui vient de mourir après avoir accompagné Champollion lors de son unique voyage au pays des pyramides. Fasciné, le jeune homme hante la bibliothèque de Boulogne et y devore la *Description de l'Égypte*, une somme en grand format publiée après l'expédition de 1798, dont cette ville balnéaire à la mode vient de se procurer un rare exemplaire. Il visite aussi le petit musée municipal, qui a fait l'acquisition d'une momie et de deux cercueils importés de Louxor. «*En 1847, relate Jean-Louis Podvin, professeur d'histoire ancienne à l'université Littoral Côte d'Opale, Mariette publie un premier article d'égyptologie dans lequel il traduit les inscriptions déchiffrées sur ces sarcophages.*»

Une tête de sphinx taillée dans le calcaire

Après avoir tâté de l'enseignement puis du journalisme, il se démène pour être embauché au Musée du Louvre. Puis, une fois dans la place, convainc sa hiérarchie de l'envoyer en Égypte pour une période de six mois. Officiellement, sa mission consiste à explorer les monastères coptes et en rapporter les manuscrits anciens qui y sont conservés. Mais chacun comprend qu'il ne compte pas en rester là...

À l'automne 1850, Mariette débarque à Saqqara en simple touriste. De ce vaste champ de ruines recouvert par les sables et dominé par la pyramide à degrés du pharaon Djoser, proviennent certaines des plus belles pièces alors mises en vente par les marchands d'antiquités. Au hasard de ses promenades, il tombe nez à nez avec une tête de sphinx taillée dans le calcaire et fait le rapprochement avec un texte de Strabon. Le géographe grec, qui s'est rendu sur le site de l'antique Memphis, dit y avoir visité une nécropole remarquable dédiée au taureau sacré Apis. Il précise qu'on y accédait alors par une avenue bordée de sphinx. Enthousiaste, Mariette décide de se lancer à la recherche du complexe disparu. Sans en référer à sa hiérarchie ni solliciter l'autorisation des autorités locales, il mène des sondages et embauche quelques dizaines d'ouvriers. Au hasard de ces fouilles, il découvre plusieurs tombeaux et préleve,

SÉRIE D'ÉTÉ

LES GRANDS ARCHÉOLOGES AU MOYEN-ORIENT

Le XIX^e siècle et le début du XX^e ont été, au Proche-Orient, l'époque des grandes découvertes sur des civilisations disparues. *Le Figaro* vous entraîne, de Troie à Pétra en passant par les pyramides d'Égypte, sur les traces de pionniers et de personnages atypiques qui ont marqué l'archéologie. L'Histoire, des histoires, mais avant tout des aventures hors norme...

4/6

Mariette, un archéologue au service de l'Égypte



Ci-dessus : portrait posthume d'Auguste Mariette par Florent-Pascal Buret (détail).
Ci-contre : Auguste Mariette (assis, à gauche) et l'empereur Pedro II du Brésil (assis, à droite) avec des touristes lors de la visite du monarque à la nécropole de Gizeh, à la fin de 1871.

pour les expédier au Louvre, des pièces inestimables. Parmi elles, le scribe accroupi ou la statue du dieu Bès.

Ces travaux, compliqués par la chaleur ainsi que par le voisinage des serpents et des tarentules, progressent laborieusement. La jalousie pousse certains de ses concurrents à dénoncer Mariette au gouvernement égyptien, qui le contraint plusieurs fois à interrompre ses recherches. Mais le Français ne se décourage pas, quitte à graisser la patte de fonctionnaires locaux, à mener ses fouilles de nuit et à mentir parfois sur la quantité d'objets qu'il met en caisse avant de les faire partir, dans le cadre d'un régime dit de «*partage des fouilles*», vers la France. Le 12 novembre 1851, il découvre enfin l'entrée de la grande galerie du Sérapéum. Elle renferme une vingtaine d'énormes sarcophages de granite dans lesquels les momies du dieu taureau étaient inhumées. La publication de ses travaux, quelques mois plus tard, met le petit monde de l'égyptologie en émoi.

En un peu plus de deux ans, quelque 6000 statues, stèles, bijoux et autres trésors exhumés à Saqqara rejoignent les collections du Musée du Louvre. Une incroyable manne, qui vaut à Mariette d'y être nommé conservateur adjoint des antiquités et décoré de la Légion d'honneur. Mais l'archéologue envisage avant tout sa subite notoriété comme un moyen, et n'a qu'une hâte : retourner sur le terrain. Car les mois passés à explorer la nécropole royale, dont on commence tout juste à soupçonner l'importance, lui ont paradoxalement révélé l'immense fragilité du patrimoine égyptien.

Un service de conservation des antiquités

Depuis la fin du XVIII^e siècle, une foule d'archéologues mandatés par les puissances européennes, d'antiquaires avides, de pilliers de tombeaux et de trafiquants d'os arpentent la vallée du Nil à l'affût de ses antiquités joyeuses. Champollion s'en est alarmé en son temps. Les autorités égyptiennes ont publié en 1835 une première ordonnance visant à réglementer les fouilles et à limiter l'exportation d'antiquités. Le texte, cependant, n'est guère appliqué. Pour Auguste Mariette, il est urgent de mettre un coup d'arrêt à ce pillage en règle. Il s'en ouvre à Ferdinand de Lesseps, le futur promoteur du canal de Suez, qui connaît le vice-roi d'Égypte et se fait fort de lui obtenir un rendez-vous. De retour au Caire en 1858, l'archéologue

convainc Saïd Pacha de créer un service de conservation des antiquités et, surtout, de l'y nommer directeur. Cette fonction sera, par la suite, réservée à des Français sans exception jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Pour Mariette, le plus dur commence. À la tête d'une administration trop peu nombreuse et manquant de moyens, le voici chargé de surveiller le plus beau des musées à ciel ouvert. De la Méditerranée à la deuxième cataracte, il entame une série de fouilles qui débouchent sur des découvertes majeures. Les œuvres les plus remarquables sont bientôt exposées dans une maison de Boulaq, un quartier du Caire situé sur les berges du Nil, où on l'a chargé de les offrir à la vue du public. «*Sur les 170 000 pièces que nous possédons à ce jour, environ 20 000 ont été rassemblées par Mariette*», détaille Sabah Abdelrazek, la directrice du Musée des antiquités égyptiennes, qui fut fondé en 1902 pour soustraire cette première collection aux risques de crue. Mais, selon Elisabeth David, chargée d'études documentaires au département des antiquités égyptiennes du Louvre, Mariette ne se fait pas que des amis en réduisant ainsi la marge de manœuvre de ses collègues et concurrents venus de l'Europe entière...



la fin de sa vie. Mais Mariette ne renonce pas, y compris lorsqu'on lui propose simultanément de reprendre la chaire d'égyptologie du Collège de France et le poste de conservateur des antiquités égyptiennes du Louvre.

«*Jusqu'au bout, un homme de terrain*»

Il a su rester jusqu'au bout un homme de terrain, un *self-made-man* à qui certains ont reproché ses méthodes de fouille mais qui parvint en permanence à manœuvrer pour défendre ses convictions dans un contexte où il n'était pas en position de force, résume l'archéologue français d'origine bulgare Vassil Dobrev, qui a inscrit ses pas dans ceux de Mariette en choisissant de se consacrer à l'exploration de Saqqara.

Dans le centre du Caire, non loin du musée où repose la dépouille de l'archéologue, l'Institut français d'archéologie orientale cultive cet héritage. «*Le Centre de recherches a été créé à la veille de sa mort, explique Laurent Coulon, le directeur, afin de préserver le capital scientifique et diplomatique accumulé par Champollion, Mariette et leurs héritiers.*» Présent sur 35 sites de fouille et abritant l'unique laboratoire de datation au carbone 14 d'Égypte, il s'efforce de perpétuer cette place singulière dans le paysage académique égyptien. Au premier étage du somptueux Palais Mounira, sa bibliothèque abrite plusieurs centaines d'ouvrages qui ont appartenu à «*pacha*» et sont, pour la plupart, annotés de sa main. ■

À lire : Elisabeth David, «*Mariette Pacha*», Éditions Pygmalion - Gérard Watelet, 1994.

Jean-Louis Podvin, «*Auguste Mariette (1821-1881). Des berges de la Liame aux rives du Nil*», L'Harmattan, 2020.

RETROUVEZ DEMAIN : Heinrich Schliemann, le découvreur de Troie



E G Y P T E